

LOUIS THEVENET

La couleur redéfinie

HANNIBAL

LOUIS THEVENET

La couleur redéfinie

HANNIBAL







p. 2
Sollenbeemd
 Huile sur toile
 1917, 70 × 60 cm
 (Hal, den AST, collection
 asbl den AST, 0355-01)

p. 3
L'harmonium
 Huile sur toile
 1917, 70 × 59,5 cm
 (Ixelles, Musée
 d'Ixelles, CCO448)

p. 4
La nappe blanche
 Huile sur toile
 1917, 70 × 60 cm
 (collection privée)

p. 5
Après la messe
 Huile sur toile
 1912, 110,5 × 90,5 cm
 (Ixelles, Musée d'Ixelles,
 CC1628)

p. 6
**Vue du canal avec
 l'église de Hal**
 Huile sur panneau
 1919, 19,5 × 25,6 cm
 (collection privée)

p. 7
Sous-bois, Drogenbos
 Huile sur toile marouflée
 sur carton, 1918, 28 × 21 cm
 (Bruxelles, collection privée,
 ancienne collection
 Jules Elslander)

Autoportrait
 Huile sur toile
 1925, 70 × 60,5 cm
 (collection privée)

BIOGRAPHIE 11 « Insouciant comme un enfant et joyeux comme un faune »

Louis Thevenet (1874-1930)

CONSTANTIN EKONOMIDÈS

45 **Un artiste en marge**

Le petit monde de Louis Thevenet

ERIC MIN

59 **Le jeune homme et la mer**

Thevenet à Nieuport et dans ses environs (1896-1904)

JOHAN MERCKX

69 **« Le diable recule quand je peins »**

Thevenet et le cercle d'art La Patte de Dindon (1900-1901)

CONSTANTIN EKONOMIDÈS

77 **« La perspective bousculante, mais la couleur
 a un goût extrêmement distingué »**

Thevenet, les critiques et le cercle d'art Le Labeur (1902-1907)

JAN H. MELSEN

89 **À la rencontre des maîtres hollandais**

Avec le cercle Le Labeur aux Pays-Bas (1906)

JAN H. MELSEN

95 **« Il ne lâchera rien, il y arrivera »**

Thevenet et le Cercle des Indépendants (1904-1917)

CONSTANTIN EKONOMIDÈS

L'ŒUVRE 109 « De l'air, de la lumière. Léger, léger, léger »

Évocation d'une œuvre

CONSTANTIN EKONOMIDÈS

117 **Garder la maison**

L'art de Louis Thevenet

BART VERSCHAFFEL

133 **Un monde clos, une nature libérée**

Thevenet et le paysage

CONSTANTIN EKONOMIDÈS

151 **Dans le miroir de la critique**

La renommée posthume de Louis Thevenet

CONSTANTIN EKONOMIDÈS

161 **« Six tubes de couleur et une brosse taillée en pointe »**

Thevenet et Felix De Boeck

SERGIO SERVELLÓN

169 **Des bouchers, des cafés, une église et la Senne**

Hal vue par Louis Thevenet

PETER FRANÇOIS

199 **Ce qui n'a pas encore été dit**

Un portrait finalisé

JOHAN MERCKX

ANNEXES 234 « Je travaille sérieusement »

Chronologie de la vie et de l'œuvre de Thevenet

CONSTANTIN EKONOMIDÈS

240 **De Bruxelles à Buenos Aires**

Les expositions Louis Thevenet (1902-2024)

FREDDY BUSSELOT

CONSTANTIN EKONOMIDÈS

PETER FRANÇOIS

JOHAN MERCKX

244 **Thevenet dans les collections publiques**

FREDDY BUSSELOT

BART DESMET

PETER FRANÇOIS

JOHAN MERCKX

246 Bibliographie

250 Index

253 Les auteurs

254 Souscripteurs

256 Colophon



« Insouciant comme un enfant et joyeux comme un faune »

Louis Thevenet (1874-1930)

CONSTANTIN EKONOMIDÈS

LES PRÉMISSSES (1874-1896)

Louis Thevenet naît à Bruges le 12 février 1874 de parents musiciens. Il est le benjamin d'une fratrie de quatre enfants¹, qui compte aussi Pierre, Marie et Cécile. La famille émigre à Bruxelles en octobre 1876². Alphonse, le père, y tient les orgues de l'église Saint-Jacques-sur-Coudenberg mais sa mort précoce va obliger sa veuve à donner des leçons de piano pour subvenir aux besoins des enfants. Louis parlait rarement de son enfance mais nous savons par son biographe René Lyr (1887-1957) que sa mère Anne Thérèse Van Vyve (1837-1889), épuisée par la charge du ménage, ne survécut pas longtemps à son mari, abandonnant à leur sort les quatre adolescents. Louis entre alors en apprentissage dans une boulangerie, avant d'être garçon de courses dans une pâtisserie. À dix-huit ans, il sert sur un paquebot en qualité d'aide-cuisinier, ce qui lui donne l'occasion de faire plusieurs voyages au long cours.

Pierre Thevenet (1870-1937), son frère aîné de quatre ans, travaille comme commis chez Oertel, éditeur de musique installé rue de la Régence, en face du Conservatoire. Portant l'enseigne « Maison Beethoven », cet établissement, fréquenté en journée par les élèves du Conservatoire et la bourgeoisie mélomane de la capitale, devient le soir le lieu de rendez-vous des jeunes musiciens et écrivains libertaires. Engagé comme garçon de courses, Louis y croquera un grand nombre d'artistes, et notamment le peintre Auguste Oleffe (1867-1931)³. Et c'est aussi dans cette pépinière de mouvance anarchique, au cœur de Bruxelles, que René Lyr rencontrera Louis. « C'est là, écrira-t-il, que se réunissaient aussi

les "libertaires" – écrivains, peintres, sculpteurs. Pierre accueillait les "camarades", exposant les théories les plus extrêmes, préconisant les pires audaces, maniant le paradoxe et l'outrance explosive en même temps que les partitions ; prêchant l'action directe, l'amour libre, l'anarchie et le végétarisme entre deux discussions sur *Parsifal* et *Boris Godounoff*.⁴ »

Le Paepenkaestel à Uccle (Moulin Grandville)
(détail)

Huile sur toile
s.d., 60 x 50 cm
(collection privée)

Louis Thevenet
(Archive AKP/APR Secret.
Q Elisabeth - Peintres -
T/36 - Thevenet)





Après le concert

Huile sur toile
1911, 108 x 108 cm
(collection privée
Jacques Fijnaut, Pays-Bas)

La couturière

Huile sur toile
1907, 50,5 x 37,7 cm
(collection privée)

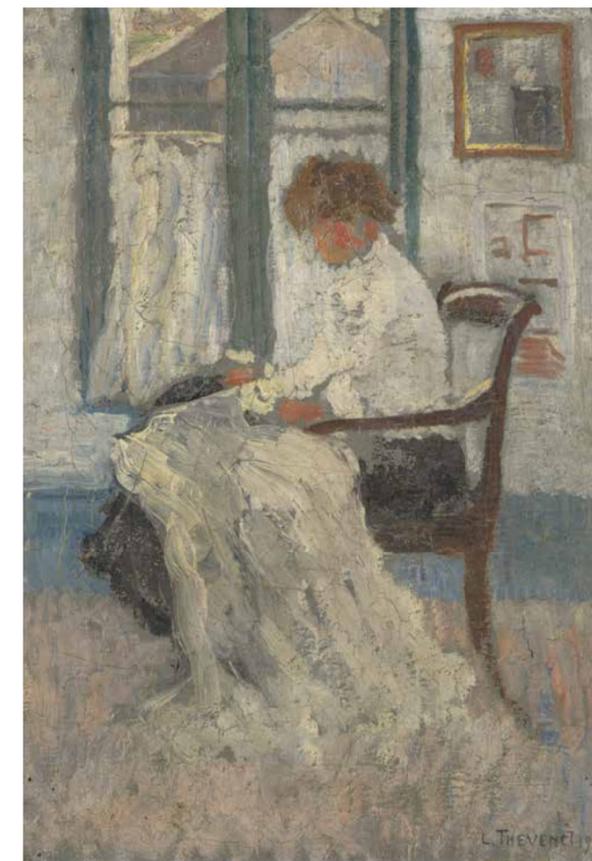
L'année 1904 marque un tournant prometteur dans la carrière du peintre : le Salon d'Anvers lui ouvre ses portes. Thevenet, méconnu jusqu'alors, expose aux côtés des grands noms de la peinture belge et française : Ensor, Hagemans, Gustave De Smet, Henri Gervex, Rudolphe Wystman, Alfred Roll, Jacques-Émile Blanche, Étienne Moreau-Nélaton. Octave Maus, en critique avisé, est le premier à lui consacrer un commentaire élogieux et prometteur dans *L'Art Moderne* : « Quelques intérieurs, le *Clavecin* surtout, de M. Thévenet, semblent annoncer un tempérament de peintre [...]. Vous verrez un jour ce garçon-là au premier rang.²⁶ »

Et de fait, Louis ne cessera de gagner en notoriété : l'année suivante, il participe à l'exposition du Cercle artistique de Gand en compagnie notamment de Frits Van den Berghe, Henri Thomas, Edgard Tytgat, Martin Melsen et Willem Paerels. Au mois de mars de la même année, c'est avec René de Baugnies, Auguste Oleffe et Alfred Delaunois, qu'il expose à la Section d'Art et d'Enseignement de la Maison du Peuple à Bruxelles. Peu de temps avant l'ouverture de l'exposition, Cécile Thevenet (1872-1956) y donne son premier concert, sous la direction de Mathieu Crickboom. Un an auparavant, au Théâtre de la Monnaie, elle décrochait le rôle de Charlotte auprès du ténor Lucien Muratore dans *Werther*, le chef-d'œuvre de Massenet, ainsi que celui de Carmen aux côtés du déjà célèbre ténor français Eustase Thomas-Salignac.

Mais c'est en 1906 que les succès professionnels de Louis et de Cécile se confirment. Louis est admis à La Libre Esthétique. Dans *L'Art Moderne* du 4 mars, Georges Le Brun, chargé du compte rendu de l'exposition, lui accorde la première place, le qualifiant de « pur artiste » et de « poète touchant »²⁷. Le même jour, la revue annonce en gros titre l'engagement pour deux ans de Cécile Thevenet à l'Opéra-Comique de Paris. Elle y débute sous les meilleurs auspices, tenant le rôle de Carmen en compagnie des plus grands chanteurs de l'époque. Sa carrière s'affermi au fur et à mesure des représentations de *Sapho*, *Cléopâtre* ou *La Chauve-Souris*, où elle tient souvent le premier rôle. Appréciée par le public parisien, elle reste en France où elle réside avec sa fille, d'abord place de Clichy à Paris, puis à Meudon et Néville. Ces endroits serviront de pied-à-terre à Louis et Pierre lors de leurs séjours en France. Par ailleurs, chaque fois que la situation l'exige, Cécile fait preuve d'une grande générosité envers Louis. Ainsi, de 1904 à 1920, c'est grâce à son aide financière qu'il pourra louer ses ateliers successifs à Etterbeek, Beersel, Uccle-Kalevoet et Drogenbos.

Cette même année 1906 est marquée par un autre événement : Louis rencontre les frères François et Dominique Van Haelen qui tiennent la brasserie du même nom à Kalevoet, réputée pour la qualité de sa bière. C'est le peintre Charles Dehoy, intime de la famille Van Haelen et ami proche de Thevenet, qui a pris

l'initiative de cette rencontre dans la brasserie familiale. Avec son bâtiment principal et ses nombreuses dépendances – étables, ateliers, cours, serres, jardins potagers et parcs – la brasserie s'étend sur quatre communes, Beersel, Linkebeek, Uccle et Drogenbos. Les frères Van Haelen, outre leur commune passion pour le faro et le lambic, partagent avec Louis son goût pour l'art et la musique. Le sens de la dérision et l'esprit de la fête tiennent une large place dans leurs relations. François Van Haelen retrouve dans les dispositions anarchistes de son ami un écho à ses propres aspirations de jadis. Loutje, comme il avait l'habitude de l'appeler, s'avère un partenaire idéal pour les jeux burlesques et la fantaisie. Lors des dîners festifs organisés à la brasserie avec tous les membres de « la bande Van Haelen », l'entente est excellente et les deux amis rivalisent d'espièglerie. Dans l'intimité du cercle, on les désigne par le sobriquet d'Uylenspiegel.





**Vue de l'église
Saint-Martin de Hal**
Huile sur toile
1917, 42 x 32 cm
(collection privée)

Le portemanteau
Huile sur panneau,
1919, 62 x 49 cm
(collection privée)

L'installation du peintre à Hal « correspondait à l'impérieux besoin de repliement, de solitude qu'éprouve à un moment donné tout créateur, à la perception de son destin – à la révélation de son univers, autre et d'ailleurs...⁴⁹ ».

En 1925, dans une étude sur Thevenet publiée par la revue *L'Horizon*, Marguerite Devigne ne dit pas autre chose : « C'est de la peinture, qui n'est que de la peinture, simplement et magnifiquement. Louis Thévenet est de la famille de Stobbaerts et de Vogels. Il eut le *don*, cette chose inappréciable et qui ne peut être acquise.⁵⁰ » Inscrite dans la filiation directe des écrits esthétiques de Baudelaire et de Zola, cette façon de faire l'éloge du génie, de prôner la singularité et l'originalité d'un artiste, de mettre en exergue ses intuitions novatrices, prévaut dans le milieu de la critique belge de l'époque. La manière est séduisante, certes, mais suffit-elle pour saisir la richesse d'une œuvre comme celle de Thevenet, dans sa diversité et sa profondeur ?

L'isolement à Hal et le talent inné du peintre expliquent-ils à eux seuls l'audace des œuvres de la dernière période comme le suggère René Lyr, qui va jusqu'à comparer le destin tragique de Thevenet à celui de Van Gogh, autre figure marginale de la peinture européenne ?

« C'est à partir de ce moment que l'on pourra vraiment le rapprocher de Van Gogh. J'entends que celui-ci fut un cérébral, un littéraire, tandis que Thévenet reste un instinctif, un ignorant selon Jésus. L'un et l'autre se sont trouvés, se sont conquis en s'évadant de l'habitude, des normes, de leur acquis. Hantés par une passion de vérité et de lumière au-delà des faits et de la vie ; prisonniers d'un destin inaccessible, ils s'épuisèrent de leur rêve...⁵¹ »

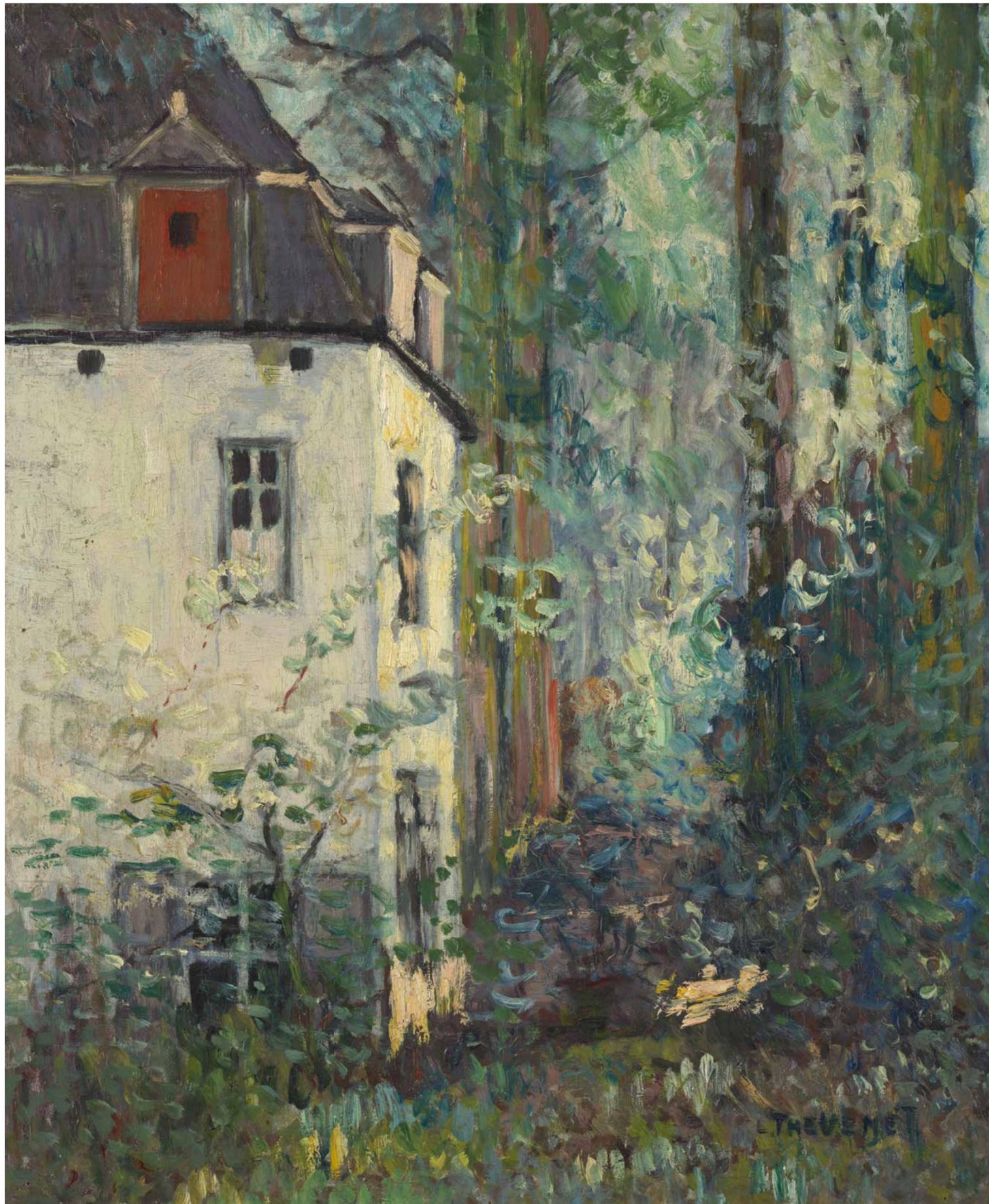
De plus, Thevenet est-il vraiment aussi isolé à Hal que le prétend son biographe – comme le diront d'ailleurs à sa suite d'autres écrivains, tels Maurice Sulzberger, Louis Piérard, Charles Bernard et Georges Ramaekers ? René Lyr a-t-il raison de soutenir que personne ne s'intéresse à l'œuvre de Thevenet, lorsqu'il cite son confrère académicien Gustave Vanzype ? Ce dernier, à qui l'on doit plusieurs études sur l'art belge, affirme dans *L'Indépendance belge* en 1932 : « Il travaillait dans l'isolement, à Hal. Il exposait rarement et ses toiles, de dimensions restreintes, attiraient peu l'attention.⁵² »

Venant pondérer ces affirmations, des recherches récentes ont mis en lumière des facettes méconnues de l'artiste. Après consultation des archives familiales et dépouillement de la presse de l'époque, il s'avère que, non seulement Thevenet exposa fréquemment durant cette période et parvint même à vivre de la vente de ses œuvres, mais qu'avec Jos Albert, Martin Melsen, Pierre Paulus, Albert Claes-Thobois, Marcel Jefferys, Armand Bonnetain, Pierre Thevenet et Pol Craps, il fit partie des membres principaux de l'école de Drogenbos. Il est vrai que cette « école » n'en a que le nom. Il s'agit plutôt d'un groupe autoproclamé, aucune règle n'y prévaut et chacun est libre de créer comme bon lui semble. Drogenbos,

Hal, Kalevoet⁵³ et Saint-Job sont les endroits de prédilection de ses membres, auxquels l'estaminet uclois Le Vieux Cornet, situé dans le bas de l'avenue De Fré, au départ du chemin du Crabbegat, sert de lieu d'exposition et de rencontre⁵⁴. Nombre d'œuvres de Thevenet témoignent de l'ambiance intimiste qui y règne⁵⁵.

Un an après sa mort, en 1931, dans leur ouvrage *Flandre, l'impressionnisme*, Luc et Paul Haesaerts l'évoquent en ces termes : « Thévenet tire un parti original des meilleures trouvailles plastiques de son époque. On reconnaît dans son œuvre une sorte de miroir de la peinture flamande la plus authentique et la plus vivante de ce temps.⁵⁶ » Les œuvres maîtresses de Thevenet, telles *Fête nationale*, *Table au jardin*, *Le fourneau*, *Les œufs sur le plat*, *Fillettes au chat* et *Nature morte à la tarte*, illustrent et valident la thèse des frères Haesaerts. Si Thevenet put évoluer dans son art et gagner en richesse et en audace, c'est en allant puiser dans ce qui l'entoure et en s'en nourrissant : l'univers clos d'un Tytgat, la peinture rugueuse d'un Jakob Smits, le tachisme d'un Marcel Jefferys, les francs accords de couleurs d'un Ferdinand Schirren et d'un Jos Albert. Tous guidèrent ses pas vers une plus grande liberté de formes et de couleurs.





***Le Paepenkaestel à Uccle
(Moulin Grandville)***

Huile sur toile
s.d., 60 × 50 cm
(collection privée)

Sous-bois, Drogenbos

Huile sur toile
marouflée sur carton
1918, 28 × 21 cm
(Bruxelles, collection privée,
ancienne collection
Jules Elslander)





François Van Haelen
dans le jardin de
sa brasserie
(détail)
Huile sur toile
1912, 70 x 60 cm
(collection privée)

Florent Menet
Louis Thevenet
Huile sur panneau
1907, 35 x 32 cm
(Hal, den AST,
prêt à long terme,
Koninklijke Geschied-
en Oudheidkundige
kring Halle, 0499-03)

Un artiste en marge

Le petit monde de Louis Thevenet

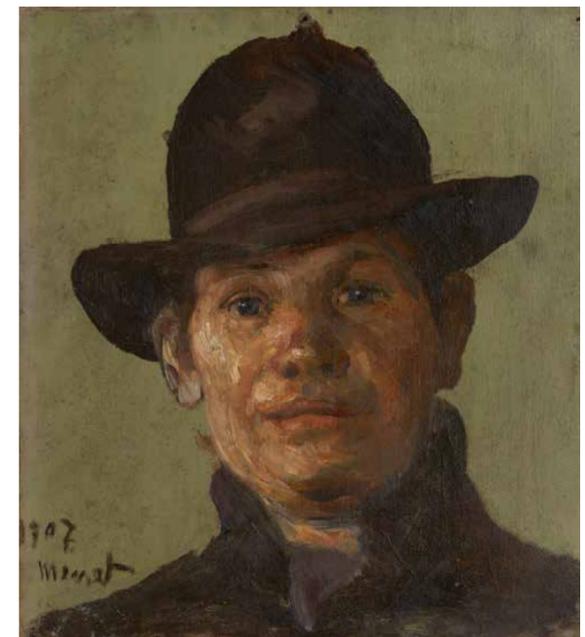
ERIC MIN

Un artiste a besoin d'un peu de chance. Prenons James Ensor, à qui le poète et critique d'art Émile Verhaeren consacre en 1908 une monographie qui donnera un élan décisif à la carrière de l'artiste rebelle ostendais. Prenons Rik Wouters, mort jeune, qui s'est établi avec entêtement et patience dans le monde de l'art grâce à son modèle Nel, également sa muse et compagne, ce qui lui a valu une gloire éternelle. Prenons Henri Evenepoel, dont les centaines de lettres adressées à son père et à quelques amis proches sont devenues après son décès un catafalque de papier et la clé de sa jeune œuvre. Il en va de même pour Vincent Van Gogh, leur frère en art néerlandais.

Les choses se sont passées différemment pour Louis Thevenet, et près d'un siècle après sa mort ses tableaux doivent toujours se vendre pratiquement tout seuls. Ni un Verhaeren, ni une Nel Duerinckx, ni un Evenepoel père, ni des Theo et Jo Van Gogh-Bonger n'ont été là pour se souvenir de sa vie et de son œuvre. Ce sont surtout deux dieux mineurs du monde de l'art belge qui ont croisé son chemin et pris soin de son héritage.

Le premier est René Lyr, écrivain et « dévoreur » d'art qui a publié ses souvenirs de la scène artistique bruxelloise du premier quart du XX^e siècle et qui a consacré deux modestes monographies à son ami Louis Thevenet¹. Le second s'appelle Jean-François Elslander – Jules pour ses amis et maîtresses². Ce dernier fut une sorte d'homme-orchestre culturel, un vrai personnage de roman. Cette figure centrale de la galerie bruxelloise de Georges Giroux, qui a fonctionné comme un foyer de l'art contemporain avant et après la Première Guerre mondiale et qui a contribué à lancer les futuristes italiens comme les fauvistes brabançons, a rédigé ses mémoires juste avant sa mort en 1945. Dans ce livre, publié sous le titre *Figures et souvenirs d'une Belle Époque*,

il réserve quelques pages affectueuses à Louis Thevenet. Si l'on y ajoute quelques articles parus dans des revues contemporaines de l'époque, la bibliographie du peintre de Hal est à peu près complète. C'est maigre, mais c'est néanmoins une base de travail.





L. THEVENET. 1908



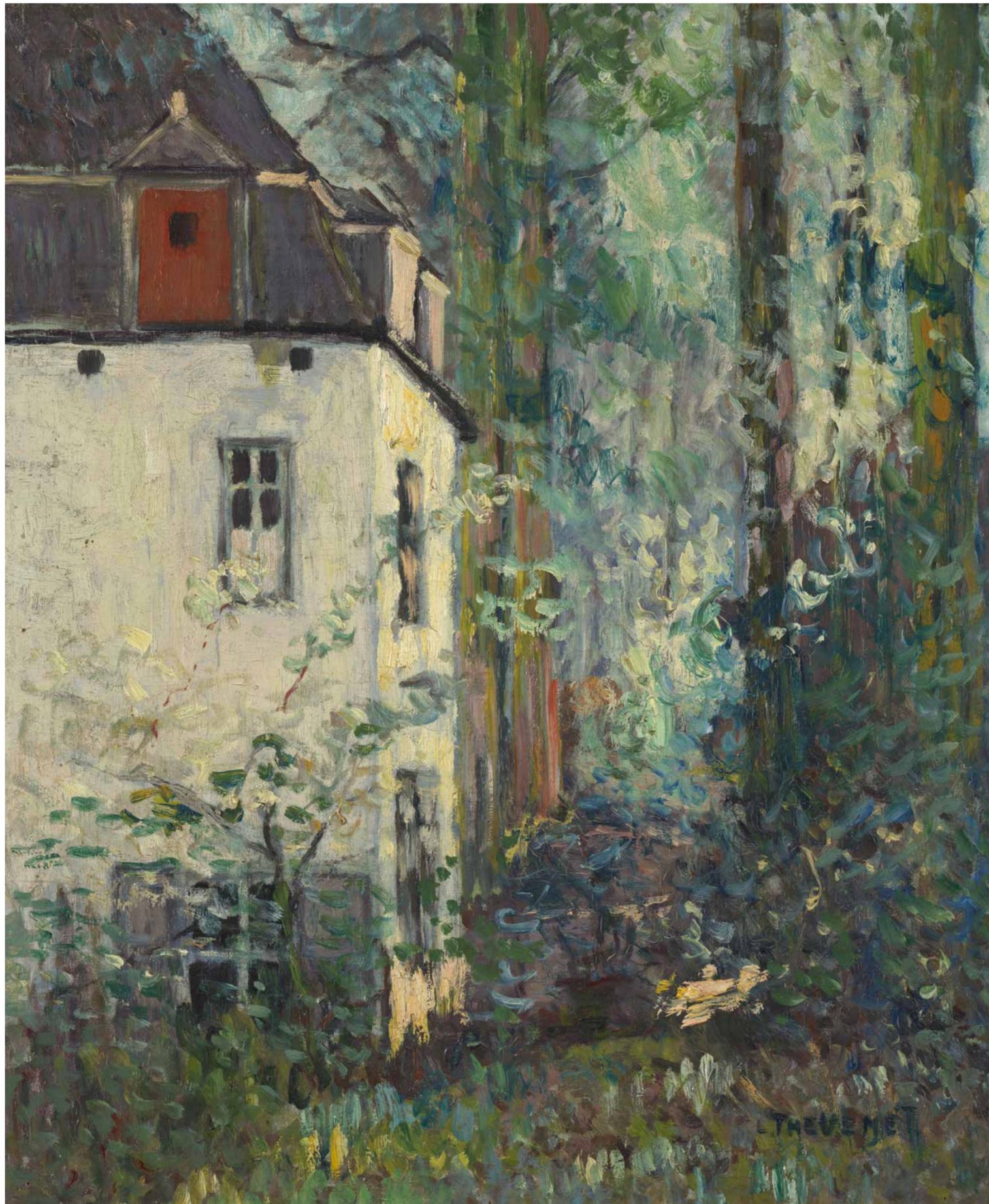
L. THEVENET 1908

Intérieur avec cage à oiseau

Huile sur toile
1908, 56,5 x 49 cm
(Bruxelles, Collection d'art Belge, 1152)

Intérieur, le matin

Huile sur toile
1908, 29 x 49 cm
(collection privée, ancienne collection François Van Haelen)

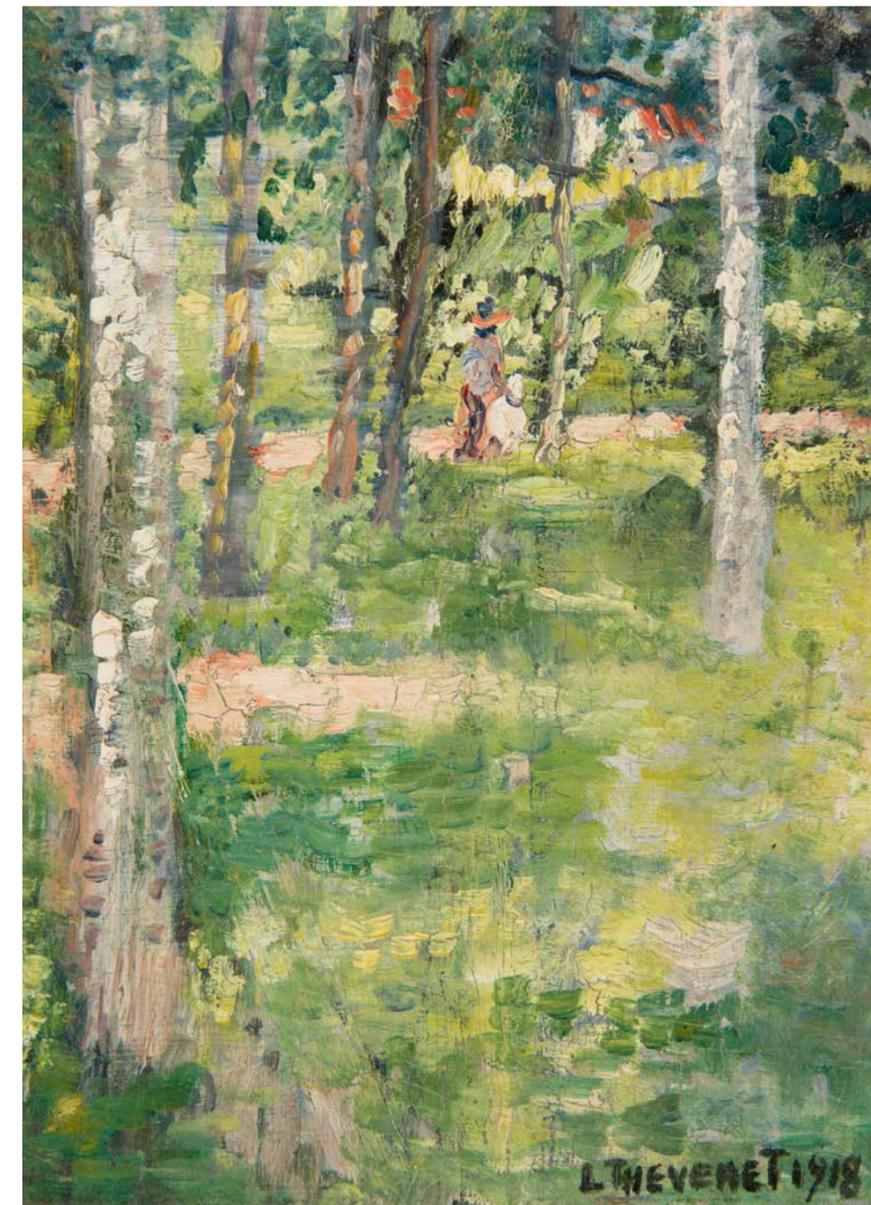


***Le Paepenkaestel à Uccle
(Moulin Grandville)***

Huile sur toile
s.d., 60 × 50 cm
(collection privée)

Sous-bois, Drogenbos

Huile sur toile
marouflée sur carton
1918, 28 × 21 cm
(Bruxelles, collection privée,
ancienne collection
Jules Elslander)



La troisième activité d'Elslander était le commerce d'art. Avec le galeriste français Georges Giroux et vers 1910, ils commencèrent à mettre les fauvistes brabançons en valeur. Mais avant cela, il fit lui aussi un détour obligé par la rue de la Régence pour rencontrer les autres habitués du nid de pirates des Thevenet. Dans *Figures et souvenirs d'une Belle Époque*, cela donne ceci :

« [...] nous étions tous des libertaires, ce que l'on appelle des anarchistes en ce temps-là, avec tous les jeunes, avec Pierre Thévenet, avec Paul Gilson, avec Paul Gille, avec Valerius De Saedeleer, avec Hautstont [...] avec Alexandra David, cette femme extraordinaire qui devint l'exploratrice du Thibet, la première entrée à Lhassa, et nous n'écouions qu'Élisée Reclus qui venait de se voir fermer les portes de l'Université libre de Bruxelles. Nous étions théosophes aussi – la Baghavat-Ghîta était notre Bible – et végétariens, comme il convient.¹⁷ »

« L'extraordinaire Alexandra David » est également présente plus loin dans cet essai ; à l'époque, elle était une jeune cantatrice sous le pseudonyme d'Alexandra Myrial. En décembre 1900, elle avait publié son credo anarchiste *Pour la Vie* dans la *Bibliothèque des Temps Nouveaux*¹⁸.

Si le jeune Louis Thevenet hante seulement comme une ombre les souvenirs d'enfance de Lyr et Elslander – le jeune homme taciturne n'est encore tout au plus qu'un garçon de courses anonyme et artiste en herbe, qui peint parfois avec Pierre sur le motif dans la forêt de Soignes –, son petit biotope est désormais bien décrit : la jeunesse de Louis se déroula en grande partie au contact de la bohème libertaire de la capitale, même

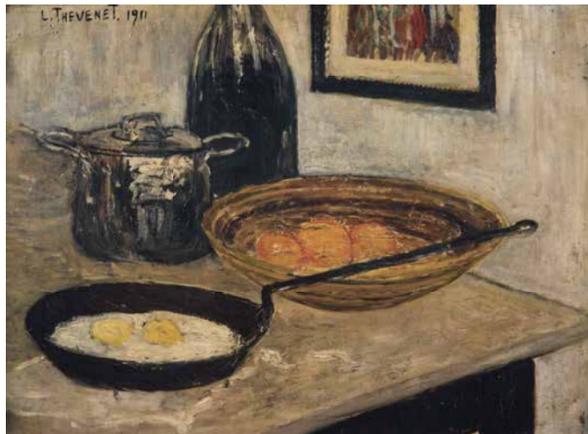
s'il faut se méfier de la chronologie proposée par Lyr et Elslander, leurs mémoires étant davantage des reconstitutions de l'atmosphère de l'époque.

Plus concret est le séjour de Thevenet au moulin de Cortenbosch (ou moulin Granville), une sorte de phalanstère pour artistes libertaires sur le vaste terrain du Papenkasteel à Uccle. Entre 1907 et 1911, il fréquenta ce moulin à eau en compagnie d'artistes partageant les mêmes idées, tels que le graveur Pol Craps, le violoniste Germain Prévost et le peintre français Abel Gerbaud, qui collabore à des revues anarchistes de la capitale belge telles que *La Foi Nouvelle* ou *En Marge*¹⁹. Le séjour de Thevenet est attesté par au moins deux œuvres qu'il a réalisées dans la commune d'Uccle et qui montrent le Papenkasteel ; l'une d'entre elles date de 1911. Craps a dédié un dessin du moulin Granville à son frère en peinture, précisant que ce dernier y avait séjourné en 1907. Y a-t-il habité quelque temps ou y a-t-il seulement travaillé avec ses amis ?

SAINCIBADIE ! KNOCHABADOL !

Jules Elslander a lui aussi gardé un souvenir ému de Louis Thevenet, qu'il nomme affectueusement, dans son livre, « Louitje de Droogenbosch »²⁰. Il savait aussi que l'artiste était mort dans la pauvreté, « caché dans une ville provinciale où personne ne venait le voir » et où il travaillait avec acharnement – pour un homme du monde comme « le grand Jules », la paisible ville de Hal ne pouvait être qu'un hameau perdu. René Lyr semble être tout à fait d'accord : il note que le pauvre Thevenet y est poursuivi dans les rues et bombardé de pierres par de jeunes garçons²¹. L'artiste buvait trop, oui. Et alors ? Et il rappelle un détail inattendu : ce « grand gosse merveilleux » a la tête tragique de Beethoven²².

Bien entendu, Elslander – qui comme Lyr est un admirateur de Louis Thevenet – a puisé la plus grande partie de ces anecdotes dans ses souvenirs de l'époque où il travaillait comme gestionnaire de la galerie Georges Giroux (G.G.G.), située 26, rue Royale à Bruxelles, où, dès 1912, il a ouvert la voie à l'art contemporain. C'est pourquoi Louis Thevenet fait aussi partie de ce récit imprégné d'une authentique « couleur locale ». Elslander se souvient que le matin du premier jour de sa première rétrospective à la G.G.G., le 15 mars 1913, *Louitje* avait apporté ses tartines ; de temps en temps, le peintre bourrait sa pipe ou mâchait un peu de tabac pendant que sa femme Emma, avec un sourire radieux, distribuait des catalogues aux visiteurs. Entre-temps, son mari allait boire un verre au Caveau, à l'angle de la place Royale. En tant que directeur artistique, Elslander avait réuni pas moins de 102 œuvres de Thevenet dans la galerie. Un ensemble impressionnant, qui fut bien accueilli par la presse locale. Cependant, seules quatre œuvres trouvèrent acquéreur, malgré la critique enthousiaste de l'hebdomadaire *L'Art Moderne*, où le critique Franz Hellens ne tarissait pas d'éloges sur la fraîcheur et la singularité du style de Thevenet²³.

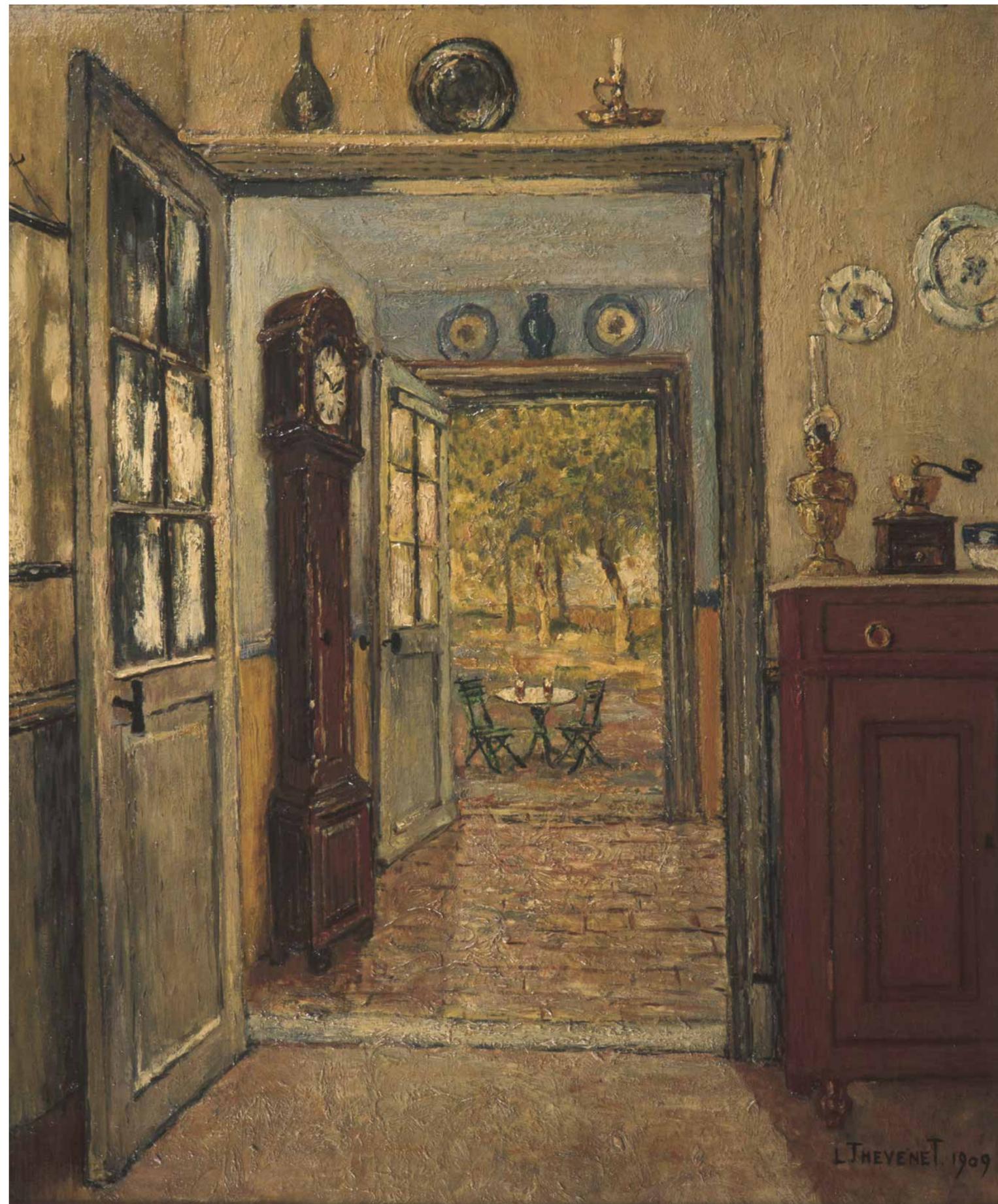


Oeufs dans le poêle

Huile sur toile
1911, 46 × 61 cm
(collection privée)

Vue du jardin

Huile sur panneau
1909, 70 × 60 cm
(collection privée)



« Il était candide comme un enfant et hilare comme un faune », témoigne Elslander. C'est ainsi que de nombreux contemporains se souviennent de *Louitje* : un homme à l'esprit libre et drôle, avec, sous un chapeau mou à larges bords, une grosse tête dans laquelle brillaient des yeux malicieux. C'est ainsi que son ami Florent Menet l'a représenté sur une toile en 1907, dont René Lyr utilisa la photographie pour orner la couverture de *Mon ami Louis Thévenet* en 1945. Sur ce portrait de Menet, l'artiste a trente ans, mais pour accentuer l'effet dramatique, Lyr lui a donné l'âge du Christ au Golgotha : il suggère ainsi à la fois une grande souffrance et une certaine « simplicité d'âme ». Bien que Lyr ait affirmé ne pas vouloir faire de littérature dans son hommage à Thevenet, il a lourdement souligné la comparaison avec le Christ : après tout, cette tête pleine de sang et de blessures abritait un incompris, un vagabond, un éternel marginal.

Ce qu'écrivit Elslander s'inscrit parfaitement dans cette lignée. Lui aussi évoque le silence, le sourire et la simplicité d'un joyeux luron en marge, qui le matin boit un verre de faro et ensuite se « retire dans la nature ». Pour Thevenet, « J'entre dans la nature » n'avait rien à voir avec les longues promenades en forêt ou la peinture de plein air, mais plutôt avec sa concentration imperturbable concernant l'œuvre qu'il commençait :

« Il ne lisait rien, pas même un journal. Le monde entier, autour de lui, se limitait à son chevalet, à sa palette et au motif qu'il était en train de peindre. Il inventait des mots. Tout ce qui était beau ou bon, un beau tableau, une belle femme, une bonne soupe,

un bon fruit, devenait de la saincibadie, tout ce qui était mauvais ou laid knochabadol. Une auto était un rotomoknokel. Il trouvait des déformations dont il riait lui-même de bon coeur.²⁴ »

Les motifs simples peints par Thévenet – le coin d'un intérieur, une carafe émouvante, une porte ouverte qui laisse voir une autre pièce, la lumière du jardin, une poêlée d'œufs sur le plat, le portemanteau, un fragment de paysage proche – s'accordent totalement avec ce qu'Elslander appelle sa « nature simple » : « Louis Thévenet était un instinctif, un innocent ». Un poète aussi, parce que dans son regard, il y avait quelque chose de sauvage et de très libre. Ce que dégagent les intérieurs de Thévenet – la fameuse « âme des choses » que les critiques en mal d'inspiration évoquent lorsqu'ils cherchent un point focal pour marquer les esprits – réside peut-être dans le fait qu'il n'y a rien d'autre à voir que ce que l'on perçoit, sans mystère ni arrière-pensée. De même que Louis Thevenet ne peut être que Louis Thevenet, son œuvre est exactement ce qu'elle est. Rien de plus et surtout rien de moins.

CÉCILE ET ALEXANDRA

La personne d'Alexandra David, dont nous venons de faire la connaissance, constitue un autre pont entre Louis Thevenet et le vaste monde²⁵. Elle est la fille d'un émigré et opposant politique français réfugié dans la capitale belge. Au tournant du siècle, la jeune fille grandit à Bruxelles entre pensionnats et formation musicale au Conservatoire. Inévitablement, cette jeune femme libérée, qui explorera plus tard les quatre coins

←
Photographie anonyme, ca. 1896
À gauche, Pierre Thévenet, Robert Picard au centre, Cécile allongée sur le gazon, Marie est à droite alors que Charles, l'époux de Marie, est debout en arrière-plan. (collection privée, Paris)

→
Cécile Thevenet, sa fille Yvonne Thevenet-Picard et Pierre Thevenet avec le petit chien de Cécile dans le jardin de sa propriété à Meudon, mai 1912 (Paris, Archives privées, Fonds Cécile Thévenet et Yvonne Picard-Thévenet).

→→
Cécile Thevenet, dédicacée à Louis « En grande affection à mon frère » (Bruxelles, Archives de l'Art Contemporain, AAC 8659)



de la planète, tombe dans le chaudron de la potion magique révolutionnaire lorsqu'elle fait la connaissance de Hautstont, Elslander et leurs amis – l'utopie libertaire n'étant certes pas exclusivement un rêve de garçon ou une affaire d'hommes, mais plaisant également à beaucoup de femmes.

Dans son *Carnet bleu*, le cahier où, à la fin de sa longue vie, Alexandra consigne ses souvenirs d'enfance, elle raconte sa rencontre, vraisemblablement en septembre 1893, avec les membres du Crocodile, un club anarchiste bruxellois dirigé par un certain « Hautston » (sic), qu'elle avait rencontré par l'intermédiaire d'un peintre membre de la Société Théosophique, à laquelle elle appartenait elle-même²⁶. Il s'agit probablement de Pierre Thevenet qui, comme ses collègues peintres Ferdinand Schirren et Jean Delville, fut un temps sous l'emprise des théories que diffusait madame Helena Blavatsky, fondatrice (et gourou) de la Société théosophique – une « synthèse » confuse et controversée de science, religion et philosophie. Frère d'armes de Pierre Thevenet et contrebassiste diplômé en septembre 1886, Jean Hautstont avait rencontré Alexandra au Conservatoire, tandis qu'elle entamait sa formation de chant en avril de la même année. Hautstont tomba sous le charme d'Alexandra, et leur relation tumultueuse durera plusieurs années.

Il existe un deuxième lien important avec la famille Thevenet. Dans les couloirs de l'école de musique mais aussi dans la classe de chant de Mlle Tordeur et dans les cours de maintien, Alexandra avait pour camarade Cécile, sœur de Pierre et Louis – une fois de plus, nous constatons l'importance des liens familiaux dans la vie et la carrière des Thevenet²⁷.

Après avoir obtenu un premier prix de chant en 1892, Cécile poursuivit une carrière à succès en tant que mezzo-soprano, *dugazon* (rôle stéréotypé de la jeune fille innocente dans les opéras comiques), mannequin de mode et influenceuse. Cette année-là, en mars, elle chanta lors d'un concert du groupe d'artistes bruxellois Les Vingt (souvent abrégée par le logo graphiquement fort Les xx). Au programme, des chansons d'Albéric Magnard et des poèmes de Paul Verlaine, mis en musique par Gabriel Fauré. Dans le livre commémoratif *Trente années de lutte pour l'art*, où Madeleine, veuve du promoteur artistique bruxellois Octave Maus, retrace l'âge d'or des xx et de La Libre Esthétique, est évoquée « la voix pure, la beauté délicieuse, les yeux – deux étoiles noires – de la chanteuse, la jeune Cécile Thévenet²⁸ ». Est-ce lors d'un concert aux xx que la soprano est tombée amoureuse de Robert Picard, peintre en herbe mais surtout fils du célèbre avocat et homme politique bruxellois Edmond Picard, figure emblématique du milieu culturel de la Belle Époque²⁹ ? Cécile et Robert seront un temps amants ; une photo prise vers 1896 les montre en compagnie de deux autres Thevenet, Pierre et Marie. Le couple non marié aura une petite fille, Yvonne, qui portera le nom de son père, et aura une fille, Claude, qui deviendra peintre. Plus tard, Cécile Thevenet épousera le riche entrepreneur Georges Giffaut à Paris.

Quant au cercle des Indépendants, le plus hardi des jeunes cercles selon Albert Guislain, il fut le seul à avoir une longue présence sur la scène artistique du pays et à réunir en son sein le meilleur de l'avant-garde artistique bruxelloise. Ainsi, pour les fondateurs du cercle – William Jelley, René De Man, Oscar Petyt et Adrienne Bruyère – le principal objectif était la défense de l'art libre et individuel. William Jelley témoigne à ce sujet :

« En adoptant ce nom "Les Indépendants" il n'est pas entré dans l'intention des fondateurs de présenter au public n'importe qui et n'importe quoi. L'indépendance qu'ils recherchent est celle qui leur permet de réunir chaque année, [...] les œuvres de ceux dont l'effort marque au moins les prémices d'une personnalité curieuse, intéressante ou rare, ou encore l'indication d'une orientation nouvelle [...].³ »

Notons que Les Indépendants fut, parmi les jeunes cercles de la capitale, le mieux introduit au sein des milieux du marché de l'art en Belgique. Non seulement il lutta avec davantage de pugnacité que les autres cercles pour le droit des artistes à être exposés et à vivre de leur art mais il réussit, surtout après 1907, à avoir un public fidèle à ses expositions, tout en tissant des liens privilégiés avec de nombreux mécènes et amateurs d'art de la capitale, friands de nouveauté artistique⁴.

Mais les critiques n'en fusent pas moins dans la presse. Le journaliste et écrivain Louis Dumont-Wilden, proche des milieux conservateurs, quoique parfois élogieux à l'égard de certains d'entre eux, a poussé très loin son ironie à l'égard des jeunes artistes Indépendants, et à propos de toute éclosion de l'art jeune :

« Ils commencent par exposer dans un jeune Cercle, dans un Cercle relégué au bout de l'année, à l'époque où personne ne songe plus à s'enfermer dans un Salon ; puis, s'ils ont du talent, de l'intrigue ou de la persévérance, ils passent dans une société un peu mieux cotée pour finir par être membres effectifs de la Société royale des beaux-arts, ce qui équivaut aux dignités des anciennes académies. Le premier de ces cercles, la "petite classe", c'est la Société des indépendants.⁵ »

S'il est vrai que certains membres des Indépendants furent admis au même moment à la Société royale des beaux-arts et participèrent à ses expositions, notamment au prestigieux Salon de Printemps, la plupart d'entre eux restèrent fidèles au cercle jusqu'à la dissolution en 1917. L'exemple de quelques membres, comme Léon De Smet, Anne-Pierre de Kat, Marcel Jefferys, Fernand Lantoine, Henri Le Roux, Ferdinand Schirren, Adolphe Wansart, Jehan Frison et Louis Thevenet, est à cet égard révélateur et semble contredire l'opinion de Dumont-Wilden⁶.

Afin d'y voir plus clair en ce qui concerne l'évolution du cercle, il faudrait distinguer deux périodes : la première, allant de sa fondation en 1904, à 1906, et la seconde, de 1907 jusqu'à sa dissolution du groupe.

PREMIÈRE PÉRIODE : 1904-1906

Cette première période est caractérisée à la fois par l'enthousiasme de ses membres fondateurs et par leur détermination à percer sur la scène artistique du pays. Malgré des difficultés d'ordre matériel, ils organisent, outre des expositions annuelles, des concerts et des conférences. Excepté les années 1916 et 1917, pour lesquelles ils furent invités à exposer à la galerie Georges Giroux, leurs manifestations eurent lieu chaque année au Musée moderne, à Bruxelles, durant la période estivale. Par ailleurs, leur volonté d'admettre, dès leur fondation, des membres provenant de tous les horizons artistiques, donna auprès de la plupart des critiques d'art de l'époque, l'image d'un cercle au « large éclectisme », voire hétérogène et disparate.

Le salon inaugural des Indépendants eut lieu du 23 juillet au 8 août 1904. Le *Journal de Bruxelles* signala l'événement en ces termes : « Ce titre, déjà un peu illustre dans l'histoire de la peinture moderne, désigne chez nous, sans modestie, un jeune Cercle dans sa première année d'existence.⁷ » Dans le journal *Le Soir* du 30 juillet 1904, le critique d'art Lucien Solvay, proche du milieu progressiste, saisit l'occasion pour consacrer un compte rendu approfondi à l'exposition :

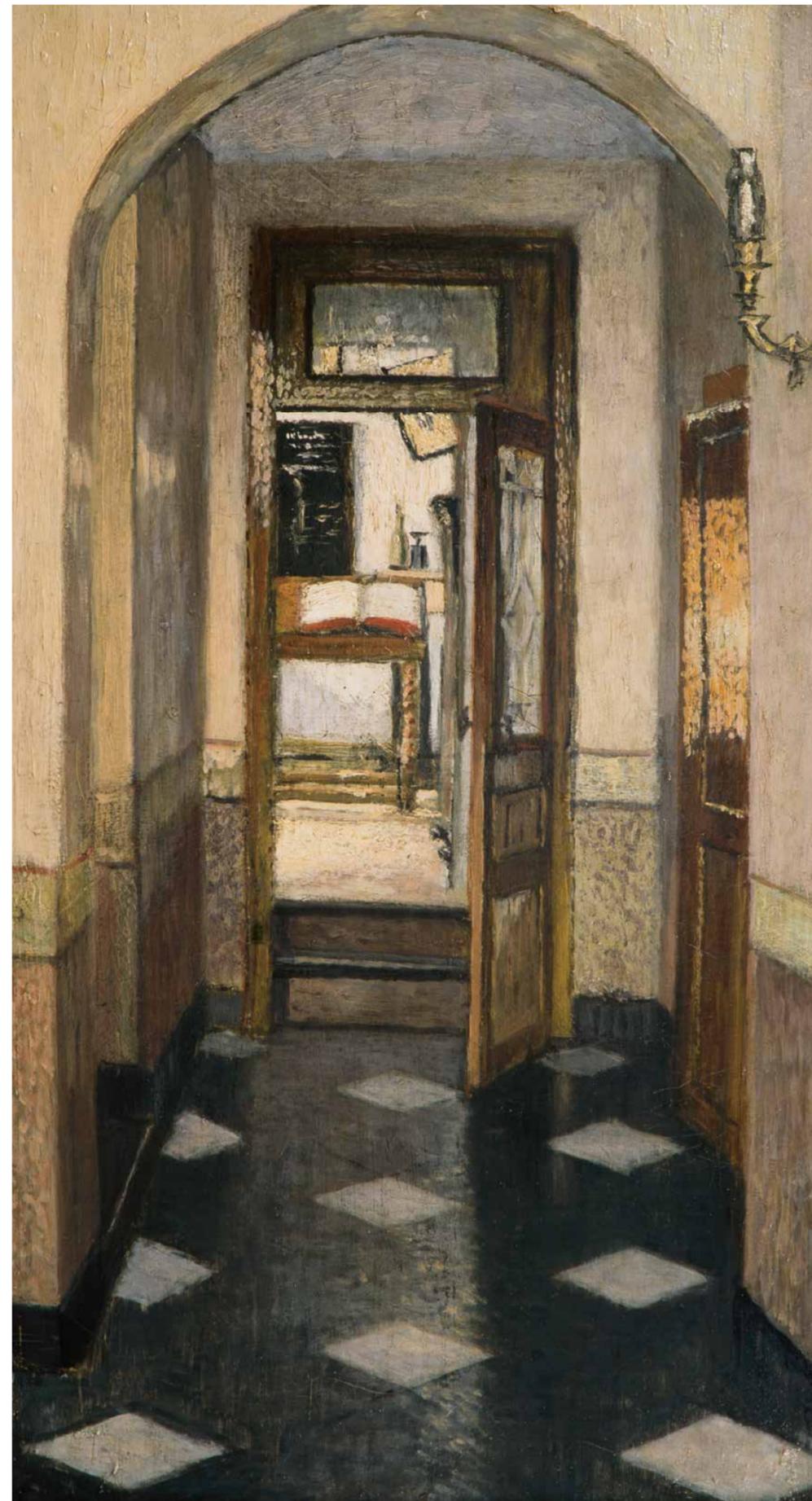
« Un nouveau Cercle de jeunes artistes, les Indépendants, [...] vient d'ouvrir au Musée moderne son premier Salon annuel. Le titre qu'ont choisi ces audacieux, ils le justifient par une louable et très évidente volonté d'exprimer aussi librement que possible leurs sensations ou leurs impressions de nature. Malgré eux, il leur arrive, certes, assez souvent, de rappeler des maîtres connus [...]. »

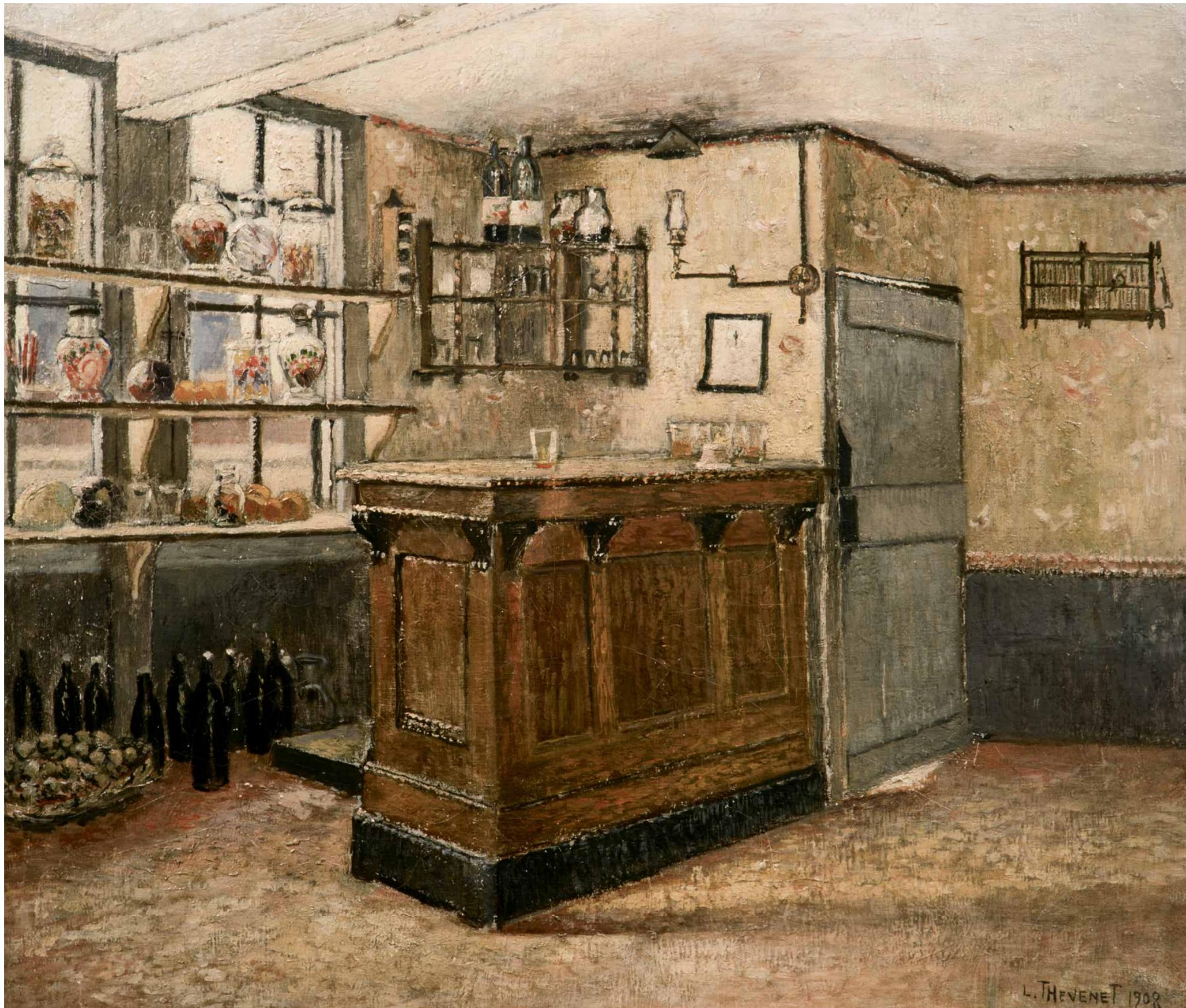
Et le critique d'art de passer en revue les principaux membres du groupe :

« [...] M. René De Man, qui a des notations de lumière extrêmement vivantes, évoquant parfois le souvenir de Vogels ; M. Jelley, poétique et distingué ; M. Jefferys ; M. Lantoine ; puis aussi, M. Léon De Smet, qui utilise habilement la facture tapotée des impressionnistes français ; MM. Mahaux et Pirenne, qui cherchent l'intimité et la finesse dans les tons assoupis, un peu morts ; M. Denonne, qui vise au sentiment avec simplicité et avec grandeur, mais aussi non sans lourdeur. Ajoutons-y les dessins de M. Marneffe, très habiles, très jolis et très froids ; ceux de M. Sys et de M. Petyt, - qui expose aussi un buste de vieille femme très caractéristique. Et tout cela fait un bouquet de débutants qui méritent d'être encouragés, et dont nous saluons ici avec sympathie la première floraison.⁸ »

Le corridor de la brasserie

Huile sur toile
1907, 75 x 45 cm
(collection privée,
ancienne collection
François Van Haelen)





La confiserie
Huile sur toile
1908, 58 × 69 cm
(collection privée)